Ami du Clergé du 15 septembre 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XLI. *16e Dimanche après la Pentecôte :* Un seul but : la couronne, 273.

L'Année avec Notre-Dame. — *Notre-Dame de la Merci* (24 septembre) : Notre Libératrice, 274.

A l'école des Saints. — *Saint Michel* (29 septembre) : Notre défenseur contre le démon, 276. — *Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus* (3 octobre) : Raisons de notre confiance *(à suivre)*, 278.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LXX. Le siècle de fer (867-962), 279.

DOMINICALES LITURGIQUES

XLI

16e Dimanche après la Pentecôte

(Solennité de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus)

UN SEUL BUT : LA COURONNE

Mes frères,

La Sainte Eglise nous accompagne et nous soutient de ses bénédictions et de ses prières en toutes les circonstances de notre vie. Elle a des prières spéciales pour les voyageurs, appelées *Itinerarium,* où elle demande à Dieu la voie de la paix et de la prospérité, invoque l'archange Raphaël, rappelle la route d'Abraham, celle des mages, et souhaite que dans la paix, le salut et la joie, ils retrouvent leur foyer. « Soyez-leur, Seigneur, un secours aux heures pénibles, dans la chaleur un ombrage, dans la pluie et le froid un abri, dans la fatigue une voiture charitable, dans le malheur un refuge, dans les chemins glissants un bâton, dans le naufrage le port, afin que, sous votre conduite, ils arrivent au but... et ce but dans la voie du salut, c'est votre Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec vous en l'unité du Sain-Esprit, dans les siècles des siècles. »

Jésus qui est le vrai but de notre voyage est aussi le Pain de notre route, *escà viatorum,* toujours offert pour rassasier notre faim et enflammer notre courage, le vrai Pain des fils de Dieu... et en même temps le Guide et le Modèle.

La messe, sacrifice et repas de la famille chrétienne, reproduit l'itinéraire sublime qui a conduit Jésus, notre Sauveur, de l'humilité à la gloire, du sacrifice à la joie, de l'obéissance à la couronne royale, de la terre au ciel.

Je voudrais avec vous rechercher, dans les textes liturgiques de ce dimanche et de la fête de Ste Thérèse de l'E.-J., Patronne de la France, cet itinéraire à la fois simple et magnifique, austère et infaillible. « qui tire de la poussière l'indigent et le pauvre, pour les faire asseoir parmi les princes, les princes de son peuple » (Ps. 112).

I. — *A partir du néant...*

C'est bien, en effet, de zéro que nous partons, à ne considérer que nos moyens humains. Le Ps. 85, qui inspirait déjà l'*Introït* de dimanche dernier, insiste encore sur notre pauvreté, notre misère qui attire la compassion de notre Dieu. « Incline ton oreille, exauce-moi, parce que je suis malheureux et pauvre. » M. f., certains hommes aujourd'hui, peut-être même parmi ceux qui m'écoutent, n'éprouvent pas le besoin de prier : ils sont riches et satisfaits. La terre, l'argent, ce qu'ils décorent du nom de bonheur, leur suffisent... Pourquoi rêver autre chose ?

L'une des conditions essentielles de la prière est l'humilité. Il faut renverser cet orgueil païen qui se satisfait de si peu, se croit riche quand il est dénué de tout et fait à Dieu l'injure de n'avoir pas besoin de lui. Mon Dieu, vous l'avez dit : Heureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, ceux qui croient à leur misère et implorent sans cesse la pitié du Père des cieux. « Donne la force à ton serviteur et sauve le fils de ta servante. » Mon père, ma mère, ta servante, humblement s'agenouillaient devant toi ; et si, dans le ciel, tu as couronné leurs mérites, ce sont tes dons que tu as couronnés : « *eorum coronando merita, coronas dona tua* ».

S'abaisser, s'humilier, c'est la base de toute vie spirituelle ; et plus l'édifice doit être élevé et durable — c'est le cas de celui que nous entendons bâtir — plus les fondations cachées de l'humilité doivent être profondes et solides.

N'est-ce pas la leçon qui découle de l'Evangile ? « Quand vous êtes invités à des noces (nous sommes tous conviés aux noces éternelles) n'allez pas vous mettre à la première place... mais allez prendre la dernière, afin qu'à son entrée celui qui vous a invité vous dise : Ami, montez plus haut. Alors ce sera pour vous un honneur aux yeux de tous les convives, car quiconque s'élève sera humilié et quiconque s'humilie sera élevé. »

N'est-ce pas l'itinéraire de salut qu'a voulu prendre pour lui-même et pour nous notre Rédempteur ? L'Incarnation, mystère d'humilité, la crèche, la persécution, l'exil, la vie cachée, le travail, la tentation, l'incompréhension, la calomnie, la haine, la pauvreté, la passion, l'obéissance, la mort de la croix... Il a si bien pris la dernière place que personne ne pourra jamais la lui ravir. C'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse... L'humiliation voulue, chemin de la gloire.

Mais cette dernière place, c'est nous qui devons la prendre, parce que nous la méritons, et parce que Jésus nous en fait un commandement : *Vade, recumbe in novissimo loco...* Condition indispensable de l'exaltation future. C'est pourquoi l'Eglise a inséré dans la messe tant d'actes d'humilité. *Confiteor... mea culpa... Munda cor meum... In spiritu humilitatis... Nobis quoque peccatoribus... Domine, non sum dignus...*

II. — *La grâce nous conduit...*

« Que votre grâce, Seigneur, soit toujours avec nous, pour nous prévenir et aider nos efforts et qu'elle nous donne d'être toujours zélés à faire le bien... » *(Collecte)*.

Par sa puissance Celui qui agit en nous peut faire infiniment au-delà de ce que nous demandons et pensons *(Epître)*.

Les saints l'ont compris et ont fait de cette vérité essentielle l'étoile à laquelle ils ont attaché leur char,

de sorte qu'ils ont progressé, couru à pas de géant sur les voies de la perfection. D'autant plus rapidement qu'ils étaient plus conscients de leur impuissance à tout bien. Comme leur vie est pour nous un exemple, leur intercession un secours et leur grâce notre commune richesse *(Préface des Saints)*, nous aurons profit à méditer l'entraînante prédication de la sainte qui, toute proche de nous par le temps, par l'âme et l'éducation et si grande dans le ciel, a été donnée comme Patronne à tous les fils de France.

C'est une grâce de lire dans l'Ecriture : « Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi ». — Thérèse marcha à cette lumière divine. Elle voulut devenir petite selon l'esprit et, avec une confiance toute filiale, elle se livra à Dieu comme au plus aimant des Pères. Cette « voie de l'enfance spirituelle », elle l'enseigna aux autres ; et ainsi, elle ouvrit le chemin de la simplicité évangélique à un monde enflé d'orgueil et attaché aux vanités. Jésus l'enflamma tout entière du désir de souffrir et dans son âme et dans son corps. Bien plus, voyant avec une extrême douleur combien l'amour de Dieu est rejeté, deux ans avant sa mort, elle s'offrit en victime à l'Amour miséricordieux du bon Dieu. Alors, comme elle le rapporte elle-même, elle fut blessée d'une flamme du céleste feu. Enfin, consumée d'amour, et murmurant avec une ferveur extrême : « Mon Dieu,... je vous aime ! », elle s'envola vers son Epoux, le 30 septembre 1897, âgée de 34 ans. La promesse qu'elle avait faite en mourant, de faire tomber sur la terre une perpétuelle pluie de roses, elle l'a réalisée et la réalise encore de nos jours par d'innombrables miracles.

C'est une grâce de lire dans l'Evangile : « Si vous ne devenez pas comme de tout petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux. Quiconque s'humilie comme ce tout petit, celui-là est le plus grand ». Le Christ aime l'enfance, maîtresse d'humilité, modèle d'innocence, exemple de douceur. Et il incline à son exemple ceux qu'il veut élever vers lui. Soyez petits enfants par l'exemple de toute méchanceté. Faites en sorte que les agitations intérieures passent vite et que votre âme demeure dans la paix ; ne gardez aucun souvenir des offenses, n'ayez aucun désir des honneurs. Rendre injure pour injure, c'est la sagesse du monde, mais ne rendre à personne le mal pour le mal, c'est l'état d'enfance, de la patience chrétienne *(S. Léon)*.

La sainte Eucharistie fut la passion ardente de sa vie. Miraculeusement guérie par N.-D. des Victoires, elle se prépara avec une ferveur angélique à sa première Communion. Elle manifesta une faim insatiable de cette céleste nourriture. Aussi elle demandait à Jésus de changer pour elle en amertume toutes les consolations du monde. Dès lors elle n'eut plus qu'un désir : « aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise » par son immolation et ses sacrifices, par une vie d'amour, pour le Règne de Dieu.

III. — *A la couronne de gloire*

La couronne éternelle est, en effet, le terme du voyage et la récompense. « Viens du Liban, mon épouse, dira l'Epoux ; viens, ma sœur, mon épouse, tu as blessé mon cœur » (Cant., IV, 8-9). « Viens, épouse du Christ, reçois la couronne que le Seigneur t'a préparée pour l'éternité. »

Ainsi doit s'épanouir dans la gloire de l'éternité l'alliance établie par la grâce entre Dieu et les âmes. L'amour qui a noué les liens entre l'Epoux divin et les âmes humaines est plus fort que la mort. La charité ne meurt pas.

La vision de Dieu, « tel qu'il est », la possession de Dieu qui est l'Amour infini, constituent « le Royaume préparé dès le commencement du monde pour les bénis du Père ».

Les âmes bienheureuses possèdent ainsi la somme entière de félicité dont elles sont capables.

La liturgie nous le rappelle :

1° *Vincenti dabo...* La manne cachée (Apoc., II, 17) c'est le Verbe, Pain des anges, nourriture céleste. Le nom nouveau est la glorification qui attend notre nature.

2° D'une part, le Christ est lui-même « la couronne de tous les saints » et, d'autre part, les saints sont sa gloire et sa couronne. L'Eglise applique à Ste Thérèse ce passage d'Isaïe (LXII, 3-5) : « Tu seras une couronne d'honneur dans la main du Seigneur, une tiare royale dans la main de notre Dieu ». « Comme la fiancée fait la joie du fiancé, ainsi tu seras la joie de ton Dieu. »

3° Le ciel qui est l'Amour en son épanouissement total est en germe dans la vie de la grâce et particulièrement dans la communion à l'Eucharistie. Le Seigneur a conduit Thérèse, se faisant lui-même son maître, et l'a gardée comme la prunelle de ses yeux. Comme un aigle, il a étendu ses ailes, et l'a prise avec lui pour l'emporter dans les hauteurs. Le Seigneur seul fut son guide *(Communion)*.

* *

Donnez-nous, Seigneur, de suivre votre sainte vierge Thérèse dans les voies de l'humilité et de la simplicité du cœur, afin que nous méritions de partager la récompense éternelle et de chanter, comme elle, avec la Reine du ciel : Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu mon Sauveur, car il a regardé l'humilité de sa servante. Le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. *Amen.*

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

Notre-Dame de la Merci
(24 septembre)

NOTRE LIBÉRATRICE

Mes frères,

Pendant la dernière guerre le titre de Notre-Dame de la Merci avait trouvé de nouveau la faveur de la piété catholique. Vous comprendrez mieux pourquoi tout à l'heure, en écoutant le récit de l'origine de ce vocable un peu mystérieux pour notre langue moderne. Notre-Dame de la Merci c'est Notre-Dame des prisonniers.

Cette faveur, il devrait toujours la garder.

D'abord parce qu'il y a toujours des prisonniers de guerre à libérer. Si, sans traité de paix, nous possédons tout de même la paix de fait, pouvons-nous oublier que l'incendie n'est pas partout éteint. En Indochine, en Chine, en Grèce... C'est encore la guerre, cette guerre qui semble installée à l'état endémique depuis que les hommes ont prétendu pourtant déclarer la guerre à la guerre.

Et ensuite parce qu'il y a toujours des âmes prisonnières à libérer. Il n'y a pas de servitude que

celle imposée par le vainqueur. Nous nous forgeons à nous-mêmes des fers.

Il me semble que la fidélité à Notre-Dame de la Merci vous apparaîtra mieux toujours nécessaire quand je vous aurai rappelé *l'objet* et *la grâce* de cette fête, en commentant l'oraison de la messe et de l'office de ce jour.

I. — *L'objet de la fête*

Ce que l'Eglise entend célébrer sous ce nom de « Notre-Dame de la Merci », c'est le souvenir d'une intervention maternelle de la Sainte Vierge pour une des plus grandes épreuves des hommes : la captivité chez le vainqueur, dont tant d'hommes de notre temps ont connu la souffrance.

Dans l'émouvante histoire de l'œuvre de l'Eglise en faveur des prisonniers à travers les temps, le plus beau geste d'humanité ou mieux de charité est une inspiration et une initiative du cœur de Marie.

Aux environs de 1228, à Barcelone, un saint de chez nous, Pierre Nolasque, fondait un Ordre religieux de Chevaliers prêtres et de Chevaliers laïques, voués, au sens le plus pur et le plus désintéressé, à la « relève » des prisonniers. Aux trois vœux essentiels de toute congrégation : pauvreté, chasteté et obéissance, ils ajoutaient celui de se substituer volontairement, si besoin était, en otages aux libérés et aux rapatriés. Jusqu'alors et depuis ses débuts l'Eglise avait prié pour les prisonniers ; elle avait vendu ses calices pour leur libération, elle avait béni et approuvé l'Ordre des Trinitaires, fondé par S. Jean de Matha et Félix de Valois — encore deux saints de chez nous — pour traiter avec l'ennemi de leur délivrance ; mais cette charité poussée jusqu'à cet échange, jusqu'au don de soi-même, jusqu'à cette substitution de sa personne à la place des captifs, c'était une nouveauté héroïque.

Bossuet a célébré avec sa grande éloquence ce qu'il appelle « ce supplément admirable » au rachat des prisonniers :

« Le voyez-vous, dit-il, traitant avec ce barbare de la délivrance de ce chrétien ? S'il manque quelque chose au prix, il offre un supplément admirable : il est prêt à donner sa propre personne, il consent d'entrer dans la même prison, de charger les mêmes fers, de subir les mêmes travaux et de rendre les mêmes services... Il est satisfait puisque ses frères le sont et, pour ce qui regarde sa liberté propre, il la méprise si fort qu'il est toujours prêt à l'abandonner pour le moindre des chrétiens captifs, ne désirant d'être libre que pour s'engager de nouveau en faveur des autres esclaves ! » *(Panégyrique de S. Pierre Nolasque).*

Et ne croyez pas que ce fut seulement un geste symbolique. L'histoire cite les noms de quelques-uns de ces religieux qui demeurèrent otages pendant des années. Et pendant des siècles, l'Ordre fut si prospère qu'il compta en France jusqu'à huit provinces et que Louis XIII leva des aumônes par tout le royaume pour les aider dans leur œuvre de libération.

Or, ce qu'il faut remarquer, pour nous convaincre de la sollicitude de la Sainte Vierge à l'égard des prisonniers, c'est que l'idée de cette fondation héroïque ne revient pas à Pierre Nolasque mais à Notre-Dame. C'est à la demande de la Sainte Vierge au cours d'une apparition simultanée à Pierre Nolasque et à ses collaborateurs, Raymond de Pennafort et Jacques I^{er} d'Aragon, que le saint reçut l'ordre d'instituer cette congrégation nouvelle. Et pour témoigner publiquement de cette paternité mariale, il voulut l'appeler l'Ordre de Notre-Dame de la Merci ; c'est-à-dire de la « rédemption », du « rachat », de la « libération » des prisonniers.

Souvent nous trouvons ainsi la Sainte Vierge au principe de la fondation des Congrégations et des Ordres religieux. Il semble que Dieu veuille nous donner de toucher du doigt la médiation universelle de Marie par cette multiplicité de ses interventions en faveur de l'humanité, pour tous ses besoins et toutes ses détresses, suivant les pays et les époques. En tout cas c'est bien à elle que nous devons cette pleine compréhension du commandement du Maître : « J'étais en prison et vous m'avez visité ».

Puisqu'il s'agit de cette charité dans ce qu'elle a de plus héroïque : donner sa vie pour ses frères qu'on aime, l'Eglise a voulu en perpétuer le souvenir. C'est pourquoi elle fête chaque année la Vierge : Notre-Dame de la Merci. C'est nous inviter à la reconnaissance envers Marie, et stimuler notre confiance en sa maternelle intercession en faveur de tant de prisonniers d'aujourd'hui qui sont aussi nos frères dans la foi ou du moins dans le même Père du ciel.

II. — *Le fruit de la fête*

Ce qui inspirait l'intervention de la T. S. Vierge en demandant à ses serviteurs l'institution de l'Ordre de la Merci, ce n'était pas seulement la situation matérielle des prisonniers des Sarrasins, c'était aussi leur sort spirituel. Ils se trouvaient captifs de leurs ennemis et des ennemis de Dieu. Il fallait arracher à tout prix ces prisonniers au péril de leur foi.

Aussi ne nous étonnons pas que la prière de l'Eglise, après avoir rappelé l'objet de cette fête, nous fasse demander à Dieu, grâce aux mérites et à l'intercession de la Vierge, « d'être délivrés de nos péchés et de la captivité du démon ».

Et par cette grâce plus encore que par son objet, cette fête et cette dévotion de Notre-Dame de la Merci restent toujours actuelles.

Oui ! il y a une servitude plus dure encore que celle du dehors. Car il est un domaine intérieur sur lequel aucun ennemi, si puissant qu'il soit, ne peut étendre son empire, c'est celui de notre conscience et de notre volonté. Nous restons libres dans les fers mêmes, et nous l'avons bien vu en notre siècle où tant de tortures renouvelées des barbares et accrues encore de toutes les découvertes de la science n'ont pu arracher leurs secrets à d'héroïques résistants pas plus qu'elles n'ont obtenu des martyrs qu'ils renient leur foi en Dieu et en son Christ.

Le seul esclavage ici est celui que nous acceptons ; les seuls fers, ceux que nous forgeons de nos propres mains, la seule captivité, celle de notre reddition volontaire : la servitude du péché et du démon.

Servitude que le péché. Le pécheur qui l'a commis n'en peut plus sortir par ses propres moyens. Il y faut la miséricorde de Dieu et une grâce qui touche et change son cœur.

Servitude que le péché. C'est un boulet chaque jour plus lourd que le pécheur traîne au pied. C'est une chaîne qui finit par pénétrer dans les chairs et faire corps avec lui.

Qu'elle est profondément vraie d'expérience même la parole de l'Esprit-Saint : « *Qui facit peccatum servus est peccati,* qui commet le péché en devient l'esclave ».

Servitude que l'emprise du démon. En agissant au

gré de ses passions, en écoutant la tentation, en choisissant de prendre son plaisir parmi tant de sollicitations engageantes du dehors, l'homme peut s'imaginer faire preuve d'autonomie. En réalité il se laisse prendre dans les filets de son ennemi, le démon.

Car ces passions, ces tentations, ces séductions du monde ce sont les embûches qu'il a dressées sur notre chemin pour que nous tombions en son pouvoir. Si puissant qu'il soit il ne peut prendre de force notre volonté. Il faut qu'il l'amène à se livrer elle-même.

Et voilà pourquoi il met habilement en œuvre tout ce qui peut nous séduire, nous attirer, nous flatter afin que nous ayons l'impression d'agir à notre guise, c'est-à-dire à l'encontre de notre raison éclairée par la foi ; loin d'être nos maîtres, nous devenons les esclaves de nos instincts inférieurs et par eux du démon qui s'en sert pour nous tenir en laisse et nous manœuvrer.

Oui ! servitude que l'emprise du démon. Car s'il est vrai que servir Dieu c'est régner, parce que c'est notre faculté maîtresse, la raison, qui commande chez nous, il est pareillement vrai que servir le diable c'est être esclave, parce que ce n'est plus nous qui commandons mais nos passions ou les tentations de Satan qui nous commandent.

Et si la Vierge, notre Mère, ne peut rester insensible à la dure condition des prisonniers de guerre, combien surtout s'emploie-t-elle à délivrer les pauvres âmes de ses enfants de la servitude du péché et du démon. Plus que tout autre, par sa vocation même d'associée du Rédempteur et par sa prédestination d'Immaculée, elle comprend tout le sens de l'avertissement de son Jésus : « Ne craignez pas tant celui qui peut tuer votre corps que celui qui peut perdre et votre corps et votre âme. » Il y a une inimitié radicale, comme le note S. Louis-Marie de Montfort, entre Marie et le péché, entre Marie et Satan.

Aussi, de cette Vierge libératrice, pouvons-nous attendre avec confiance, si nous la lui demandons, la grâce de la libération du péché et du démon. Dans les exorcismes de possessions diaboliques authentiques, que de fois le démon n'a-t-il pas avoué qu'il n'avait pas plus grand ennemi que la Sainte Vierge et n'a-t-il pas dû se retirer à l'invocation de son nom ! Il faudra bien qu'il lâche prise encore quand, lassées de leur esclavage, les âmes pécheresses et conduites par Satan se tourneront vers Notre-Dame de la Merci pour obtenir leur libération.

* *

Vous le voyez, la dévotion à Notre-Dame de la Merci n'est pas seulement une dévotion pour le temps de guerre.

Ou bien, si vous le voulez, dévotion pour le temps de guerre.

Mais vous savez bien que la guerre, chaude ou froide, ne connaît que des trêves et que la méchanceté des hommes et les ambitions désordonnées des nations la déchaîne presque sans interruption sur un point ou l'autre de notre pauvre planète.

Et vous savez bien surtout comme nous l'enseigne l'Esprit-Saint, que « la vie de l'homme est un combat sur la terre », qu'il a à lutter contre ses passions, qu'il doit même, comme nous en avertit saint Paul, se mesurer avec des ennemis plus redoutables, les Puissances et les Princes des ténèbres.

Ainsi c'est presque toujours la guerre entre les hommes et c'est toujours la guerre entre les hommes et Satan. Pour que Dieu ait pitié des prisonniers et pour que dans le combat spirituel l'homme ne tombe pas sous le joug du démon, faisons place dans nos litanies personnelles à cette invocation. Souvent, disons à la Vierge, Mère des hommes, avec la ferveur d'aujourd'hui : Notre-Dame de la Merci, priez pour nous.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Michel
(29 septembre)

NOTRE DÉFENSEUR CONTRE LE DÉMON

Mes frères,

Le monde moderne qui admet le pouvoir des hypnotiseurs sur l'âme et le corps de ceux qui s'abandonnent à leur action ne croit plus à l'influence du démon dans le monde ; il ne croit même plus à l'existence du démon. Les cas de possession que nous signalent l'Evangile et l'Histoire ne sont pour beaucoup qu'accès de folie, d'hystérie, d'épilepsie, naïvement interprétés par la crédulité populaire ou par une science encore dans les langes. Quant aux tentations, la notion du péché s'efface tellement de la mentalité de nos contemporains, qu'on ignore désormais ce que peut bien signifier ce mot.

L'existence des mauvais anges ou des démons est pourtant un dogme de notre foi et l'apôtre S. Paul éveille notre attention sur la puissance des forces adverses contre lesquelles nous nous trouvons engagés : « Frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air » (Ephes., VI, 24).

Le fidèle sait au moins qu'il a à ses côtés un compagnon d'armes de taille à faire front à cet adversaire : l'ange gardien à qui Dieu l'a confié et que commande et conduit son chef, l'archange S. Michel, l'antagoniste séculaire et irréductible de Satan.

Pour nous garder de tout défaitisme dans la lutte quotidienne contre Satan — ils sont si nombreux ceux qui pensent qu'on succombe fatalement — mesurons ce soir les deux forces adverses : Satan et S. Michel... qui prolongera pour nos âmes la guerre déclarée dans le ciel.

I. — *Satan*

Si le monde ne croit plus à Satan, dès notre initiation à la vie chrétienne, l'Eglise nous le montre comme l'ennemi — c'est du reste ce que signifie son nom.

On ne peut manquer d'être frappé de la place que les exorcismes tiennent dans l'administration du sacrement du baptême. Avant que soit donné ce sacrement du baptême, il est même demandé à qui veut le recevoir une renonciation explicite au démon, à ses attraits et à ses œuvres que tout chrétien renouvellera personnellement au jour de sa communion solennelle qui marque son entrée officielle dans son existence d'homme conscient et responsable.

C'est que la foi le dénonce comme l'adversaire redoutable de l'humanité.

Dès le départ, il a dévoyé cette humanité. Adam et Eve que Dieu avait créés dans la grâce, qu'il avait favorisés d'une condition privilégiée, puisqu'ils ne devaient connaître ni la souffrance ni la mort, qui possédaient ces dons non seulement pour eux mais pour leur descendance à travers les siècles, il les a tentés, séduits, dressés contre Dieu. Ainsi a-t-il été homicide dès le commencement ; maintenant toutes les générations porteront la tache du péché du premier père ; et du même coup les voici dépouillées de ces privilèges de surcroît : elles passeront par la souffrance et par la mort.

C'est vraiment l'ennemi de notre race. Il n'a pas seulement trompé et vaincu l'un d'entre nous, quelques-uns parmi nous. C'est toute l'humanité qu'il a entraînée à sa suite hors de sa voie ; tous les hommes naissent dans le péché, ennemis de Dieu, voués au malheur.

Il faut que Dieu instaure un nouvel ordre de chose dans sa pitié et sa miséricorde pour nous. Autrement nous voici les condamnés de la terre et de l'au-delà. Impossible par nous-mêmes de sortir des griffes de notre ennemi.

Et quand Dieu reprend ainsi sa création surnaturelle jetée à bas par Satan, celui-ci va de nouveau se trouver sur son chemin, tâcher d'éventer ses plans, tenter de ruiner la rédemption comme il a ruiné notre première sanctification.

Rappelons-nous ces tentations étranges par lesquelles s'ouvre la mission du Sauveur. Sans doute le démon ne sait-il pas encore avec certitude que ce Jésus est le vengeur de Dieu, annoncé aussitôt après la faute de nos premiers parents : Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle t'écrasera la tête de son talon. Il ne le sait pas avec certitude, mais il s'en doute. Et le voici qui s'approche de lui, qui lui tend ses pièges, qui essaie de le dresser lui aussi contre Dieu.

Mais s'il peut agir sur son corps et le transporter sur le pinacle du temple et sur le sommet d'une montagne, il ne peut rien contre son âme. Cette fois il a à faire à plus fort que lui. Il sort battu de cette joute dont l'humanité est encore une fois l'enjeu.

Mais s'il n'a pu à nouveau réussir son coup du paradis terrestre et nous maintenir en son pouvoir en réduisant notre libérateur, il ne désarme pas pour autant et jusqu'à la fin du monde il essaiera de reprendre du terrain et de grignoter le royaume de Dieu.

Il se donnera et donnera, par ce qu'on appelle les possessions diaboliques, l'illusion d'être le prince de ce monde, de nous tenir à sa merci, de faire de nous les alliés de son insurrection et de ses blasphèmes. Pure apparence la plupart du temps que Dieu peut permettre parce qu'elle n'atteint pas notre domaine intérieur, notre liberté, notre moi et parce qu'elle nous rappelle à la réalité et à la puissance de Satan. Mais le royaume de Dieu est au-dedans de nous et ce ne sont là que violences imposées du dehors.

C'est surtout par ses tentations qu'il s'emploiera à faire échec à Dieu et aux âmes. S'il a échoué dans son offensive d'ensemble, il livrera des assauts individuels ou par secteurs. Et il n'est que trop vrai, si nous regardons l'histoire, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, qu'il enregistre tant de succès partiels que ces victoires limitées mais répétées ont pu incliner certains esprits à croire au petit nombre des élus.

Voilà le fait. Vainqueur une première fois au paradis terrestre, mais battu en la personne du Sauveur, Satan s'acharne par ses tentations à reprendre par morceaux cette humanité qui lui a échappé. Il y met une telle rage que S. Pierre le compare à un lion qui rôde autour de nous en quête de qui il va pouvoir dévorer.

II. — *Saint Michel*

Mais si rôde autour de nous ce lion rugissant, sur nous veille aussi celui dont Dieu s'est servi une première fois pour le terrasser, l'Archange S. Michel.

Je ne vous referai pas encore une fois l'histoire de ce premier combat entre Lucifer et S. Michel ; je ne ferai pas retentir à vos oreilles le *Quis est Deus ?*, le *Qui est comme Dieu ?* de l'archange fidèle, couvrant le *Non serviam*, le *je ne servirai pas* de l'archange révolté.

Mais vous comprenez tout de suite que cette attitude et ce triomphe de S. Michel le prédestinaient à cette mission d'antagoniste de Satan que lui reconnaît la Sainte Eglise, notre Mère.

Cette mission du saint Archange a été tout particulièrement rappelée et recommandée à notre attention à la fin du siècle dernier par le pape Léon XIII. C'est à lui qu'il a voulu que nous ayons recours contre les possessions diaboliques et contre les tentations par lesquelles Satan, après sa défaite par le Christ, continue néanmoins d'exercer sa haine contre nous. Vengeur une première fois des droits de Dieu, il se désignait ainsi à ce rôle jusqu'à la fin des temps.

Ainsi Léon XIII a-t-il voulu publier un exorcisme célèbre contre Satan et les anges rebelles et une prière très connue aussi pour implorer son secours dans la tentation.

Sans doute dans cet exorcisme que les fidèles eux-mêmes peuvent réciter pour mettre en fuite le démon surtout quand ils sont comme obsédés de certaines tentations, il est fait appel au nom de Notre-Seigneur, à la vertu cachée de la Sainte Croix, à l'intercession de l'immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et de tous les saints. C'est le Christ qui a libéré l'humanité sur la croix et par la croix ; c'est par la femme, par Marie, Mère de Dieu, qu'a commencé cette rédemption, comme par la femme, par Eve, mère des hommes, avait commencé notre asservissement ; tous les saints du ciel, trophées de cette rédemption, s'intéressent à sa pleine réussite, à la gloire de Dieu et à notre salut. Mais cet exorcisme est fait par l'intercession du bienheureux Michel Archange qui le premier s'est dressé contre les prétentions de Lucifer, qui le premier a rallié à Dieu les anges fidèles, qui le premier a précipité en enfer les anges révoltés, se posant ainsi en antagoniste tout désigné de Satan et de son œuvre.

Plus connue encore que cet exorcisme, c'est la prière que nous récitons chaque matin après la sainte messe pour demander la protection de S. Michel dans nos tentations : « Saint Michel Archange, défendez-nour dans le combat. Contre les malices et les embûches du démon, soyez notre protection. Que Dieu lui commande, en suppliant nous l'en conjurons. Et vous, Prince de la milice céleste, chassez Satan et les autres esprits mauvais, qui, pour la perte des âmes, sont répandus dans le monde ; par la vertu divine, précipitez-les en enfer. » Et que le Pape en

ait prescrit la pratique quotidienne et à la suite de la messe n'est-ce pas un signe assez voyant de l'importance qu'il accordait à la mission de S. Michel ?

Il est notre défenseur dans le combat. Ce combat capital qui peut porter ce nom comme s'il était le seul, parce que lui seul compte en définitive, nous le savons, c'est celui que nous décrivait tout-à-l'heure l'apôtre S. Paul et qu'il nous faudrait livrer non seulement contre nous-mêmes mais encore contre les démons. L'homme et le démon ne seraient pas à forces égales, ce serait la lutte de David contre Goliath, du faible contre le géant, si Dieu ne nous avait ménagé un ange pour parer à ses coups.

Il est notre *protection*. En Satan la ruse s'allie à la force : il est l'esprit malin. Ce n'est pas trop d'un archange pour déjouer ses pièges, ses malices et ses embûches.

Il est son *vainqueur*. Il l'a chassé de la face de Dieu, il a dissipé ses hordes, il a précipité en enfer Lucifer et les anges rebelles. N'aurions-nous pas le droit de lui demander, — ou ne pourrions-nous le faire avec confiance. — de triompher encore de lui. puisque, en nous, c'est toujours la même lutte contre la gloire et les intérêts de Dieu que mène Satan ? Nous compterions bien peu pour le démon si notre salut n'engageait la cause de Dieu.

* *

Vigilate et orate ut non intretis in tentationem : Veillez et priez pour que vous ne succombiez pas à la tentation.

Prudence et prière, voilà nos deux armes contre Satan.

Le monde n'en use guère parce qu'il ne croit plus au danger, lui qui a perdu jusqu'à la notion même du péché.

Mais le monde, Notre-Seigneur nous en a prévenus, est plongé tout entier dans le mal.

Vivant dans le monde, le chrétien ne doit pas être du monde.

Vigilate ! Qu'il monte activement la garde de son âme à cause de la grâce de Dieu qui est en elle. Qu'il monte la garde contre les occasions de péché et contre ses passions, ce que les auteurs spirituels d'autrefois appelaient le monde et la chair. Qu'il monte la garde, toujours sur le qui-vive, pour apporter son effort personnel, condition indispensable du salut, selon notre proverbe : aide-toi, le ciel t'aidera.

Mais, le monde et la chair ne sont que sous-ordre, agents et alliés d'un ennemi plus redoutable, du chef qui commande, du grand meneur de jeu, Satan. La prudence ne suffit plus contre lui. Il nous faut la force de Dieu.

Et orate. Que le chrétien se souvienne donc que le Maître lui a fait dire dans la prière aux sept demandes essentielles : ne nous laissez pas succomber à la tentation ! Qu'il se souvienne d'appeler à son secours et à son aide la puissance du ciel ! Qu'il se souvienne que parmi ces puissances S. Michel le premier a terrassé Satan et a reçu mission de le battre à nouveau.

Que revienne donc souvent sur nos lèvres, en guise d'appel ou d'oraison jaculatoire, l'invocation qui ouvre la prière quotidienne de l'Eglise : Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

Patronne secondaire de la France

(3 octobre)

RAISONS DE NOTRE CONFIANCE

Mes frères,

Quand, à la demande de l'épiscopat français, le Souverain Pontife nomma Ste Thérèse de l'E.-J., patronne secondaire de la France, comme Ste Jeanne d'Arc, aux côtés l'une et l'autre de Notre-Dame, première Patronne de notre pays, beaucoup ne purent s'empêcher d'en marquer leur surprise et leur étonnement.

— Comment, s'exclamèrent-ils, une petite carmélite de 24 ans, moins mêlée que personne aux affaires publiques, retranchée du monde et de ses vicissitudes, patronne de la France ? Non, certes, pour une Ste Jeanne d'Arc qui malgré sa jeunesse a rempli une mission vraiment nationale de salut : ranimé les courages, conduit des armées, bouté dehors l'ennemi. Mais Ste Thérèse de l'E.-J. ! Quoi donc la destine à pareil honneur et à si haute tâche ?

C'était oublier que la grandeur d'une nation ne réside pas seulement dans ses gloires militaires et que son salut même ne dépend pas uniquement de ses armes. La paix, la prospérité matérielle, le niveau toujours plus élevé de civilisation et de civilisation chrétienne, voilà les vrais biens d'un pays.

Heureux choix au contraire que celui de la Vierge de Lisieux pour présider aux destinées de notre patrie. Nous pouvons nous en rendre compte dans les temps inquiets que nous vivons. Comme Ste Thérèse est bien faite pour nous rendre confiance, confiance en la France, en l'amitié du monde, en la protection du ciel.

Confiance en nous-mêmes : parce que cette plus belle fleur de sainteté des temps modernes est une sainte française ;

Confiance en la sympathie du monde parce qu'elle est notre meilleure ambassadrice auprès des autres nations ;

Confiance en la protection du ciel parce qu'elle est une nouvelle et puissante avocate dans la longue litanie des saints de France.

I. — *La sainte française*

Quand nous eûmes perdu la bataille de France, pendant l'occupation, au lendemain de la libération, parfois même aujourd'hui, vous aurez entendu dans la conversation de l'homme de la rue, cette parole blasphématoire : « La France est pourrie », ou bien, en croisant certains groupes, une réflexion comme celle-ci sera parvenue à vos oreilles : « C'est à rougir d'être français » ; ou bien encore, vous aurez éprouvé quelque découragement devant l'apathie de certains que nos malheurs ne semblent pas devoir changer.

Certes, ce serait le fait d'un optimisme béat de vouloir prétendre que la France n'a rien perdu de ce qui l'avait faite une nation belle, grande, puissante entre les nations. Très particulièrement les coups portés à la religion ont ébranlé les vertus d'honnêteté, de sacrifice, de devoir, en un mot d'idéal, dont la religion est le seul fondement solide. Cela, même les incroyants le reconnaissent qui préconisent le retour et le recours aux forces spirituelles et morales.

Mais ce fléchissement des consciences n'est pas la tare de notre seul pays, hélas ! et la fécondite spirituelle de la France n'est pas épuisée.

Et une preuve manifeste de cette fécondité, n'est-ce pas l'apparition sur notre sol d'une des plus pures figures de la sainteté moderne : Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ?

Avec une intrépidité indomptable, qui la pousse à porter sa cause jusqu'au Pape, alors qu'on lui a défendu de parler, une jeune fille de quinze ans force les portes du Carmel. Son amour lui fait embrasser au jour le jour toutes les austérités et d'autres encore de la vie héroïque du cloître. Et après seulement dix années de cette existence, elle atteint un tel degré de sainteté et un tel sommet de gloire, qu'elle devient une des saintes les plus exaucées au ciel, celle à qui le bon Dieu ne refuse rien, qui fait descendre sur la terre, selon sa promesse, une pluie de roses, c'est-à-dire une pluie de miracles.

« Et tout de même, comme l'a écrit (L. Gillet, *Paris-Soir*, 11-7-37) n'est-ce pas curieux que ce soit toujours nous autres, ces mécréants, ces athées de Français, qui ayons le secret de donner au monde ces figures divines dont tous les cœurs raffolent et qui sont pour tous les peuples des objets de rêveries. Comme par hasard une Geneviève, une Jeanne d'Arc, une Bernadette... se trouvent être des Françaises ? Des incrédules, nous Français ? Allons donc ! Un vieux peuple mystique, le peuple apôtre par excellence, le peuple missionnaire. Et la petite Sœur Thérèse n'est que la dernière incarnation de cette éternelle mission spirituelle de la France. »

C'est ainsi que le souvenir de Ste Thérèse, la dernière en date de la longue lignée de nos saints et de nos missionnaires et une de ses plus pures gloires, nous montre qu'elles ne sont pas épuisées les forces fécondes de notre pays et qu'il ne faut pas désespérer, aux jours sombres, d'un pays qui peut produire de tels héros de sainteté.

II. — *Son ambassadrice dans le monde*

Si le fait de Ste Thérèse est bien propre à nous redonner confiance en la France, il est aussi bien propre à nous donner confiance dans la sympathie effective du monde.

Il est certain que la France a joui dans le monde d'un incomparable prestige. On pourrait composer une volumineuse anthologie des paroles d'admiration, d'hommage, d'amour prononcées au cours des siècles à notre adresse à l'étranger, même par nos ennemis d'hier. N'est-ce pas le plus grand poète moderne de l'Italie qui achevait un jour un poème fameux sur ces mots : France ! France ! sans toi le monde serait seul !

Mais depuis, depuis surtout la dernière guerre, ce prestige n'aurait-il pas pâli au dehors ? N'aurions-nous pas déçu nos meilleurs amis ? Ne serions-nous pas tombés au rang des nations de second ordre ? Et alors, pour nous donner le moyen de nous relever économiquement et moralement, qui donc, au-delà de nos frontières, voudra nous tendre la main ?

Pour croire à l'obscurcissement total du prestige français à l'étranger, il faudrait s'imaginer qu'un fléchissement passager ruine tout un passé de gloire et surtout que notre prestige est fait seulement de la renommée de notre valeur et de notre bravoure militaires. Non ! Notre meilleure gloire au dehors, les sympathies qui se tournent vers nous, l'amour qu'on nous a voué comme à une seconde patrie, tout cela tient à quelque chose de plus élevé, à nos valeurs morales, spirituelles, chrétiennes. Aux yeux du monde nous représentons la nation catholique, la fleur de la chrétienté, comme on nous appelait déjà dès le XV^e siècle, ou encore, suivant le mot d'un de nos poètes, « un peuple jardinier d'âmes qui fait pousser les plus belles fleurs de sainteté ».

Et pour nous faire cette réputation à l'extérieur, Ste Thérèse de l'E.-J. aura été une des meilleures de nos ambassadrices.

Car ce n'est pas seulement chez nous, dans toutes nos églises, que Ste Thérèse a sa statue, son image, son vitrail, mais dans l'Europe et dans les cinq parties du monde. Le Français qui voyageait, avant 1939 en Autriche, en Hongrie, en Allemagne n'était pas peu surpris de trouver partout et toujours là-bas son visage souriant et gracieux, tout illuminé de cierges comme chez nous. Elle est vraiment, ainsi que l'a dit le Pape qui l'a mise sur les autels, l'enfant chérie du monde.

Ce grand Pape n'avait-il pas lui-même donné le ton à tout l'univers catholique dont il était le chef ? Il avait dit et redit qu'elle était l'étoile de son pontificat et sur son bureau il avait continuellement sous les yeux son image et ses reliques. Et nous savons que si la maladie ne lui permit pas de venir en personne la vénérer à Lisieux lors de la consécration de la basilique de la chère sainte, il tint au moins à y déléguer, à sa place et en son nom, l'homme de sa droite et de son cœur, celui qui est aujourd'hui notre chef et notre père, le pape Pie XII.

Croyons que ce prestige que Ste Thérèse a donné à son pays aux yeux des nations n'est pas obscurci, pas plus que sa gloire n'est obscurcie chez nous. Croyons qu'il continuera de susciter dans les cœurs des générosités dont nous avons besoin pour le relèvement de nos ruines. Croyons que nous ne resterons pas isolés comme le lépreux dont on redoute la contagion.

Et pour que ce prestige bienfaisant se continue et s'intensifie, à chacun de nous de le mériter, en travaillant dans sa sphère individuelle, familiale, sociale à refaire une France plus chrétienne. Travail de longue haleine, travail de patience, travail de générations, mais dont la mise en route nous incombe et dont nous sommes comptables devant Dieu et devant le pays. Autrement ce serait trahir l'œuvre de notre chère ambassadrice auprès des peuples.

(A suivre).

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LXX

LE SIÈCLE DE FER (867 à 962)

A regarder ce siècle, le X^e, appelé « siècle de fer », plus que jamais la divinité de l'Eglise éclatera à nos yeux. Si, en effet, elle eut été exclusivement humaine, elle aurait sombré comme toutes les sociétés qui n'ont pas les promesses de l'immortalité.

S. Nicolas I^{er} mourut le 13 novembre 867. Ce grand pape avait dompté, pour un temps seulement, hélas ! la bête humaine. Toutes les jalousies, toutes les haines, toutes les passions brutales de cette triste époque étaient prêtes à se déchaîner. Les pontificats